



HAL
open science

Ignorance, croyance et incroyance

Jacques Cabassut, Sarah Troubé

► **To cite this version:**

Jacques Cabassut, Sarah Troubé. Ignorance, croyance et incroyance. La production du savoir : formes, légitimations, enjeux et rapport au monde, Sep 2019, Nice, France. halshs-02422264

HAL Id: halshs-02422264

<https://shs.hal.science/halshs-02422264>

Submitted on 21 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ignorance, croyance et incroyance

Jacques Cabassut et Sarah Troubé, université Côte d'Azur, LIRCES EA3159

« Oui, on pouvait travailler, presque tout le temps travailler, tout sacrifier au travail et, d'un même geste, rire, aimer, détruire, construire, se promener, veiller, boire, jeuner, dormir ; croire que la science invente et qu'elle est politique ; croire à la science et ne pas y croire ; croire à la politique et ne pas y croire ; croire en nous-mêmes et ne pas y croire du tout »

Boltanski cité par Cynthia Fleury, *Le soin est un humanisme*, Tracts-Gallimard 2019, p 19.

Ce travail s'origine du constat de désillusion généralisée du lien social, de désenchantement du monde, affectant le sujet de l'individuel comme celui du collectif. Les exemples significatifs en sont nombreux, trop nombreux pour être cités ; nous pouvons néanmoins en évoquer quelques-uns des plus révélateurs, au pas de charge et pêle-mêle : la destruction de la planète, la fétichisation de la marchandise (Marx) et son corollaire l'universalisation totalitaire du système capitaliste, la radicalisation libérale-conservatrice et l'intégrisme politico-religieux (Trump, Daech ...), la chute des grands idéaux de la culture, l'inflation du discours technoscientifique, la désorganisation des missions de service public et des collectifs, etc... Il suffira d'ailleurs pour s'en convaincre, de se concentrer sur l'ici et maintenant, soit les mutations de l'université de Nice Sophia du fait de son absorption par l'Université Côte d'Azur.

Ce désenchantement trouve par exemple sa traduction, dans le fait que le suicide est la seconde cause de mortalité parmi la population des enfants [après les accidents qui doivent dissimuler d'autres suicides] et la première parmi les jeunes adultes. L'OMS craint d'ailleurs que dans les vingt prochaines années, devant les morts de guerre et les accidents de circulation réunis, le suicide ne devienne l'une des toutes premières causes de mortalité (Sauret, 2009, 235). Cette désillusion s'explique également du fait que l'on se noie quotidiennement en méditerranée, dans une indifférence éthique et un cynisme généralisé.

Eclairer ces différents points, c'est soulever un problème majeur qui touche à la dialectique entre régime de savoir(s) et régime de pouvoir : « *Inscrire la démocratie dans un régime de savoir(s) et non pas simplement dans un régime de pouvoir est un enjeu considérable pour canaliser, voire contrer, l'entropie démocratique* » (Fleury, 2019, 31). Une telle dialectique réside à notre avis, dans l'articulation contemporaine ou mieux, le nouage singulier entre l'ignorance, la croyance et l'incroyance, telle que l'alliance entre le sujet de la science moderne [propre à la rationalité scientifique], et le sujet du Marché (Sauret, 2008), nous l'aura révélé. Précisons que notre modèle et l'appareil critique qui l'accompagne, trouve sa source dans l'approche freudo-lacanienne.

Quoi de plus vif que la croyance en Dieu pour entamer notre propos ?

Croyance

Ainsi, pour Lacan, le sujet ne croit-il qu'à ce dont il n'est pas sûr. Ce qui lui fait dire que si on y regarde de plus près, « *il ne peut y avoir de vraiment athées que les théologiens, c'est à savoir ce qui, de Dieu en parlent* », remplaçant la Chose par le mot (Causse, 2018, 21). Il faut dire que « *les différentes formes de la croyance savamment construites ne sont en dernière instance qu'une adresse à un Autre dont on pourrait obtenir enfin une réponse fiable, un Autre auquel on pourrait se fier* » (Koren, 2015, 49), qu'il s'agisse de religion, de science ou de scientisme. Ce que la psychanalyse met en lumière en effet, c'est que les croyances, toutes les croyances, sont ancrées dans le manque et le besoin subjectif d'y trouver réponse, réponse à un réel qui demeure inconnu voire inconnaissable et qui ramène à l'incomplétude de l'Autre sur un plan analytique (Koren, 2015, 41-42) ; l'envers exact de l'Autre nom de Dieu donc, parfaite complétude.

L'amour de Dieu vient d'ailleurs à la place de ce défaut (Pommier, 1989, 105), tout comme la science : « Pour mettre fin à nos doutes, il faut donc trouver une méthode grâce à laquelle nos croyances ne soient produites par rien d'humain mais par quelque chose d'extérieur à nous et d'immuable, quelque chose sur quoi notre pensée n'ait point d'effet (...).Ce quelque chose d'extérieur et d'immuable dont nous parlons (...) doit être quelque chose qui agisse sur tous les hommes (...) la méthode doit pourtant être telle que chaque homme arrive à la même conclusion finale. Telle est la méthode scientifique » écrit Charles Sanders Peirce dans « Comment se fixe la croyance » (1878 - Cité par

Koren, 2015, 41). Il va sans dire que cette construction d'un lieu plein par le sujet, implique en miroir celle « de l'identité et de l'autonomie du moi » (Koren, 2015, 42) : à Autre complet [non barré] et Tout Savoir, correspond un Sujet non manquant [également non barré] et Tout sachant. Bref, le Sujet [de l'inconscient, lequel se définit comme un savoir sans sujet], se distingue bien du Moi [instance de l'imaginaire], comme la science antique se différencie de la science moderne. Ce pourquoi, la psychanalyse est à la fois une science et n'est pas une science (Pommier, 1989, 92) : Freud fonde celle-ci grâce au rebus, au laissé pour compte de l'objectivité scientifique, ce que la rationalité exclue de facto du discours, de la méthode et du savoir de la science moderne, pour de se constituer comme telle dans le paradigme analytique de la subjectivité (Cabassut, 2018, 160). Ainsi, la rationalité scientifique, par les voies de la méthode du même nom, et malgré ses efforts effrénés pour éliminer ce défaut de l'être que révèle le symptôme, n'échappe-t-elle pas au phénomène de la croyance, ne serait-ce que pour la simple raison que pour savoir, il faut croire que l'on sait : « il est nécessaire de croire, d'accorder foi, d'avoir confiance ... dans la méthode scientifique et ses prétentions de vérité objective. Il faut oublier et mettre entre parenthèses l'avertissement d'un Bachelard et considérer que le critère de reproductibilité suffit comme preuve de la certitude d'un savoir » (Koren, 2015, 41).

La « *certitude d'un savoir* » : tel est le point de bascule, car celle-ci ne se confond pas à celle-là, du fait qu'elle est le privilège des psychoses, qui dans la construction du délire, transforment la croyance en certitude et la vérité en savoir inébranlable (Menard, 2008, 11). La différence entre savoir et certitude ne serait donc pas une différence de degré de conviction ou d'intensité de la croyance, mais une différence structurale : là où la croyance est le fondement d'un savoir toujours dialectisable et incomplet, et d'un sujet divisé, la certitude est une fermeture à toute dialectique qui quitte l'ordre du savoir. Aulagnier l'exprime ainsi : « *l'abandon par l'enfant d'une visée pulsionnelle qui trouverait dans l'avoir, le voir, le savoir trois objets aptes à la satisfaire, abandon nécessaire à l'assomption en son nom propre de cette quête « solitaire » qui oblige le sujet à accepter l'incertitude et l'incomplétude de toute connaissance est à notre avis à entendre comme ce qui vient marquer le rapport du sujet au savoir du sceau de la castration* » (Aulagnier, 1986, 149-50).

La certitude sans croyance (propre à la paranoïa – Sauret, 2008, 21) [et non la croyance] est de ce fait, le contraire de l'ignorance :

Ignorance

Lacan (1953-54) en fait une « passion de l'être », en compagnie de l'amour et de la haine.

Elle incarne, comme manque à savoir, ce qui fait structurellement défaut au sujet ; ce qui lui permettra de le supposer à l'endroit de l'autre [SSS_s], soit l'analyste, ce qui permet l'« ouverture au transfert ». Quant à ce dernier, il lui conviendra également de considérer l'ignorance puisqu'il n'a pas, nous dit Lacan, « (...) à *guider le sujet sur un Wissen, un savoir, mais sur les voies d'accès à ce savoir* ». Ce pourquoi « (...) *la position de l'analyste doit être celle d'une ignorantia docta, ce qui ne veut pas dire savante, mais formelle* ». Et Lacan de poursuivre : « *Que le psychanalyste croie savoir quelque chose, en psychologie par exemple, et c'est déjà le commencement de sa perte, pour la bonne raison qu'en psychologie personne ne sait grand-chose, si ce n'est que la psychologie est une erreur de perspective sur l'être humain* » (Lacan, 1953-54, 306-307).

L'erreur de perspective, qu'elle se nomme psychologie scientifique, positive ou humaniste, réside dans le fait que, du fait de son alliance à la logique de Marché, elle coupe court à la « *passion de l'ignorance* » (Lapeyre, 1995-99) ; l'accélération, la prolifération des savoirs, la transforment en « passion de savoir ». Cette passion propre à la science moderne, se distingue de l'amour du savoir [qui renvoie au transfert], comme du désir de savoir [renvoyant au désir de l'analyste]. On y lit *in fine*, une figure de la pulsion de mort. D'abord du fait de s'incarner dans l'injonction surmoïque propre à l'impératif de jouissance « *continue à savoir !* » (Askofaré, 2013, 76-77). Ensuite, car la clinique tout comme la découverte scientifique relève d'une *suspension de savoir (médical, psychiatrique, psychologique, psychanalytique) et de la remise en cause des savoirs établis (...)* (Lapeyre, 1995-99). L'idée – ou l'idéal – même d'un progrès du savoir scientifique, si l'on suit Kuhn et ses analyses historiques des paradigmes scientifiques, ne peut être que discontinu et implique la possibilité de toujours pouvoir mettre en crise ce qui fait savoir à un moment donné – et qui n'est que ce qui fait consensus au sein de l'institution scientifique. Ce que Kuhn désigne comme l'incommensurabilité des paradigmes – et qui fait de tout changement de paradigme

scientifique une révolution institutionnelle et politique – dit bien que le savoir et son progrès ne sont jamais de l'ordre d'une accumulation quantitative, mais d'une vision du monde sous-jacente portée par un ensemble d'institutions qui rendent ce savoir autorisé. Le discours scientifique appuyé aujourd'hui sur la logique du marché tend à gommer et à destituer à l'inverse, toute médiation institutionnelle dans la production du savoir, au profit de l'illusion d'un savoir scientifique objectif et transparent, dont l'accumulation d'enquêtes empiriques parleraient d'elle-même pour dévoiler la vérité – études d'imagerie cérébrale censées donner un accès direct à la nature de la pensée, inventaires diagnostiques appelant à une lecture directe et littérale du symptôme... Le savoir ne serait plus l'affaire d'un processus de production et d'interprétation, mais d'un dévoilement dépersonnalisé.

Bref, comment ne rien vouloir en savoir [aujourd'hui ?], de notre manque à être, à dire, à savoir, bref de l'inexistence du rapport sexuel, ni de la vérité du symptôme ? Comment préserver la quête de ce que le sujet ignore, caractéristique de cette « *passion de l'ignorance* » (Sauret, 2009, 43) ?

A la place, se réalise le phénomène de l'incroyance ...

Incroyance

... Lacan en vient à parler de l'incroyance en disant que « la science assume une attitude de Unglauben, d'incroyance, « qui n'est pas la suppression de la croyance - c'est un mode propre du rapport de l'homme à son monde, et à la vérité, celui dans lequel il subsiste » (Lacan, 1959-60, 155-56). L'incroyance est liée, au plan de la psychopathologie, à la question des psychoses, puisque pour Freud et comme le souligne Lacan, c'est ce terme d'Unglauben -incroyance-, qui établit la différence clinique entre névrose et psychose, via le fait d'y croire ou non [à son symptôme et au déchiffrement de celui-ci, à sa propre faute, que le sujet consente à s'accuser et accepte de se déclarer coupable de sa jouissance ...] (Christien Prouet, 2007, 140).

D'y croire ou non, à quoi ?

Sinon, chez le paranoïaque, à cet Autre premier, à ce premier étranger [que Lacan appelle la Chose, pour la différencier des figures formes dans lesquelles cette altérité radicale viendra s'incarner, l'Autre parental par exemple]. Refus de croire au signifiant

(Christien Prouet, 2007, 146) fourni par l'Autre de la culture, qui viendrait symboliser ladite Chose [pas toute évidemment].

La science rejoint alors la psychose paranoïaque et d'une certaine façon l'athéisme,⁸ dans la présupposition, ou disons, la croyance selon laquelle tout le réel peut être formulé dans le symbolique [et que cette formulation, ou formule scientifique, a *fortiori* par le chiffre, est le réel de la nature ou de la réalité à laquelle elle se réfère] (Zupancic, 2002, 64). Bref, l'« idéal de savoir absolu » (Lacan, 1959-60, 157) de la science, susceptible imaginairement de combler le vide, produit un emballement/amoncellement insensé de savoirs provisoires, aux énoncés désubjectivants car vides de toute énonciation. Cet effet de déverbalisation⁹ ratera bien sûr, à tout formaliser du réel, mais non sans destituer quelques savoirs traditionnels au passage, pour les remplacer auprès du sujet de l'individuel comme du collectif, par « l'incroyance comme suspension du savoir et du jugement ». Ce qui n'est pas sans produire un effet de déstabilisation dans le rapport à soi, aux autres et au monde. Face à ladite suspension, ledit sujet ne pourra que revenir à la « case départ » de la croyance en un Autre complet [Dieu le Père] au risque, comme chez le paranoïaque, qu'il en devienne totalitaire, lieu de la certitude persécutrice, bref qu'il se constitue en Autre tout-puissant.

C'est sous cet angle qu'on pourrait questionner la profusion actuelle – de plus en plus incontrôlable et lourde de menaces pour les institutions politiques – des théories du complot. Celles-ci empruntent incontestablement à la logique paranoïaque de l'incroyance : elles suppriment toute ouverture dialectique à la discussion des preuves et à l'interprétation des faits – marque d'un savoir qui est passé par la castration – au profit d'une certitude *a priori*, qui vient destituer de leur légitimité toutes les figures susceptibles d'incarner un savoir supposé – institutions politiques, enquêtes journalistiques, experts scientifiques... La figure du complotier vient incarner la figure perverse d'un Autre non castré, non soumis à la loi, un Autre tout puissant dépossédant les autres de leur part de jouissance. S'il ne s'agit pas de qualifier individuellement les sujets adhérant aux théories du complot – 1 français sur 5 selon certaines enquêtes – de paranoïaques ou de pervers, la notion d'incroyance peut se révéler précieuse pour questionner, au niveau du lien social, ce qui serait de l'ordre d'une mutation du rapport à la croyance et à l'Autre supposé savoir. Le discours scientiste d'un côté, et le déni complotiste de l'autre – déni du réchauffement climatique, des événements historiques,

des attentats, etc.- partagent la même illusion d'un savoir direct et transparent, livrant de lui-même accès à la vérité – qu'on pense au décryptage aux allures savantes mais très naïves des images de vidéosurveillance visant à dénier le crash d'un avion sur le pentagone le 11/09, etc. La prolifération de la figure désincarnée de l'expert scientifique et celle des théories du complot, porteuses de faits alternatifs, semblent s'alimenter mutuellement comme deux figures de l'incroyance, l'engouement pour les vérités alternatives apparaissant comme l'envers de l'illusion d'un savoir scientifique qui dirait tout, qui ne se heurterait à aucun impossible et aucun reste.

Cher lecteur, subsiste à cet endroit, une double contradiction dans nos propos, à savoir :

1° Que si la psychanalyse est et n'est pas une science, alors, c'est bien que l'analyse se nourrit également d'une position éthique et épistémologique particulière qui comprend, à l'instar de la science, « *l'incroyance comme suspension du savoir et du jugement* » [certes, non sans être associée à l'*Erwartung* freudienne, soit l'attente, frein à la hâte de savoir] (Koren, 2015, 51).

2° Rajoutons que si la dimension de la croyance étant structurellement inéliminable, l'Autre tout puissant est alors l'autre nom du Maître, celui dont on pourrait obtenir enfin une réponse fiable, un Autre auquel on pourrait se fier... et à qui l'on pourrait demander délivrance de savoirs, à l'image de l'enfant dans sa demande à l'Autre parental ; ce dont les différentes écoles de psychanalyse ne sont pas exemptes ...

Alors ?

Ouverture conclusive

Alors, à revenir sur notre question initiale de la croyance, des athées et autres théologiens, il faudra encore avec Lacan (1962-63, 357) signifier que « telle est *la dimension véritable de l'athéisme. Athée serait celui qui aurait réussi à éliminer le fantasme du Tout-Puissant* ». La finalité [émancipatrice, de désaliénation ...] de la cure, mais aussi de la méthode et du discours analytique résident donc, non pas dans la disparition de l'Autre, Dieu ou la Science, mais du fantasme d'un Autre tout puissant par la restauration d'un Autre barré et incomplet, donc parallèlement, d'un sujet également « *Pas tout* » puissant (Koren, 2015, 51).

Faute de quoi, le mode de nouage singulier entre ignorance, croyance et incroyance produira le sujet de la modernité, voire de la postmodernité, ^ucomme aliénation du dit sujet à l'Autre du discours dominant [Science moderne + logique de Marché].^a La désillusion généralisée, le désenchantement du monde relevé dans le lien social, caractérisent ce que nous pouvons qualifier de « *discours débile contemporain* » (Cabassut, 2014) : à savoir l'éclatement du sujet de l'individuel comme du sujet du collectif, entre folie [enfermement dans un seul discours] et débilité mentale [flottement entre et parmi une multitude de discours].

Après tout, n'est-il pas que chez l'être parlant, « *Entre folie et débilité mentale, nous n'avons que le choix* » (Lacan, Séance du 11 janvier 1977) ?

Bibliographie

- Askofaré, S. (2013). *D'un discours l'Autre*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, Psychanalyses &.
- Aulagnier, P. (1986). *Un interprète en quête de sens*. Paris : Payot & Rivages, 2001.
- Cabassut, J. (2014). *Du discours débile contemporain*. In *Colloque du Sieurrpp*, Université Catholique d'Angers, les 5 et 6 décembre 2014. A paraître, *Cliniques Méditerranéennes*.
- Cabassut, J. (2018). *Liberté, Egalité, Fraternité, Sujet ... Ou l'impossible fraternel*. In Actes du XXVe Congrès National AFPEN, Corum de Montpellier, les 21, 22 et 23 septembre 2017, pp 155 – 172. Actes du colloque.
- Castoriadis, C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Seuil, Points-Essais.
- Causse, J-D. (2018). *Lacan et le christianisme*. Paris : Editions Campagne Première.
- Christien Prouet, C. (2007). L'incroyance : Unglauben, Versagen des Glaubens. Le refus de croire du psychotique. In *Champ Lacanien*, 2007/1, 139-148.
- Dufourt, Dany-Robert (2007). *Le divin marché. La révolution culturelle libérale*. Paris : Denoël.
- Kuhn, T. (1962). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion, 1999.
- Koren, D. (2015). Croyances dans l'analyse, incroyance de l'analyste. In *Essaim*, N° 35, Croire en l'inconscient ? Toulouse : Erès, 39-52.
- Fleury, C. (2019). *Le soin est un humanisme*. Paris : Tract-Gallimard
- Lacan, J. (1977) *Revue Ornicar ?* N° 9. Paris : Navarin-Le Seuil, avril 1977.
- Lacan, J. (1962-1963). *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*. Paris : Seuil, 2004.
- Lacan, J. (1959-1960). *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*. Paris : Seuil, 1986.

- Lacan, J. (1954-1955). *Le Séminaire Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1953-1954). *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*. Paris : Seuil, 1975.
- Pommier, G. (1989). *La névrose infantile de la psychanalyse*. Cahors : Point Hors Ligne.
- Lapeyre, M. (1995-99). *Cours sur la méthode clinique*. Université de Toulouse le Mirail. Notes personnelles.
- Menard, A. (2008). *Voyage au pays des psychoses*. Nîmes : Champ social Edition.
- Sauret, M-J. (2009). *Malaise dans le capitalisme*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail , Psychanalyses &.
- Sauret, M-J. (2008). *L'effet révolutionnaire du symptôme*. Ramonville Saint Agne : Erès – Humus.
- Zupancic, A. (2002). *Esthétique du désir, éthique de la jouissance*. Nîmes : Champ social Edition.